A CEUX

ANS PATRIE

MAIS NON... SANS-CULOTTES

PAR

Le Docteur J. RAMES

SCEAUX

IMPRIMERIE CHARAIRE ET Cie

68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

1894

A CEUX SANS PATRIE

MAIS NON... SANS-CULOTTES

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET Cie

A CEUX

SANS PATRIE

MAIS NON... SANS-CULOTTES

PAR

Le Docteur J. RAMES

SCEAUX
IMPRIMERIE CHARAIRE ET Cie
68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

1894

A CEUX SANS PATRIE

MAIS NON... SANS-CULOTTES

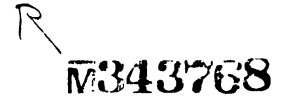
Toute individualité organisée vivante, dès son apparition et quelle que soit son importance, implique des conditions de famille, de propriété, de patrie.

... De famille, car la vie est une descendance et la famille en est le mode de transmission.

... De propriété, en effet tout être doué de vie est par nature insoluble; partant il tient sa place. Pour la conserver et l'améliorer, force lui est de prélever sur le milieu qui l'entoure.

... De patrie, car ce milieu doit lui rendre ce commerce possible et profitable.

Reprenons par ordre chacun de ces chefs.



§ I. — La Famille.

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt. (Lucrèce.)

Quoique présentée d'une manière imagée par le poète latin, le fait de la transmission du flambeau de la vie n'en est pas moins réel. Seulement, on se le demande, où prendre le premier coureur? Les recherches continuent.

Le physiologiste anglais Huxley et son école, se basant sur les explorations scientifiques faites dans les gouffres de l'océan Atlantique, vers le golfe de Guinée, sont portés à croire que c'est dans des dépressions de 5 à 6 kilomètres de profondeur d'eau, au foyer de lueurs phosphorescentes, que la force vitale réussit à s'unir à la matière inerte. Là, se voient, en effet, des flocons d'albumine de forme vague, mais ayant la vie, car ces grumeaux se nourrissent, s'étendent, se contractent pour se reproduire, aussi des êtres à peine parvenus à l'état de cellule, encore des types d'animaux à peu près ébauchés, de forme fantastique et jusqu'alors inconnus.

Avec le professeur Béchamp, la solution du problème est devenue peut-être plus complexe.

Ses études lui ont fait voir l'écorce terrestre imprégnée de granulations offrant les réactions des matières azotées et douées d'une certaine vitalité. Leur ténuité est parfois telle que dans un millimètre cube il en entrerait quinze milliards. Il les nomme *microzyma*, leur fait sécréter des *zymazes*, voit en eux les résidus persistants d'économie, ayant vécu autrefois, et les considère comme fournissant les matériaux nécessaires à la constitution d'êtres plus complets, des microbes.

Disons-le, les visées ci-dessus n'ont pas une sanction scientifique incontestée.

Comme notion acquise et acceptée, on en est encore aux résultats des expériences éditées par le savant Pasteur, lors de sa lutte à propos des générations spontanées avec les professeurs Pouchet, Joly et Musset.

Ces expériences ont démontré que tout être doué de vie, quelque primitif qu'il soit, doit son existence à un être pareil à lui. Il a sa famille.

En vain, objecte-t-on que la nature, dans ses laboratoires, peut avoir, pour établir la transition qui relie le monde inorganique à l'élément organisé vivant, des moyens d'action que l'intelligence humaine ignore et n'a pu réaliser, une

conception purement idéale, quelque rationnelle qu'elle paraisse, ne saurait aller à l'encontre des faits acquis.

Le problème de l'origine de la vie reste donc encore une question d'hérédité, de famille.

« Quel monstre est-ce, que ceste goutte de semence, de quoi nous sommes produits, porte en soy les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères? Ceste goutte d'eau, où loge elle ce nombre infini de formes? et comment portent-elles ces ressemblances d'un progrès si téméraire et si déréglé que l'arrière-fils répondra à son bisaïeul, le nepveu à l'oncle. »

L'émerveillement du vieux Montaigne eût été atténué, les influences qui le surprenaient rendues plus acceptables, s'il eût été instruit des faits révélés de nos jours par les recherches microscopiques. Elles lui eussent permis de suivre le phénomène de la reproduction dans toute la série des êtres vivants et de reconnaître que, quel qu'en soit le mode, *toujours le produit est une partie détachée de ou des géniteurs.*

Ainsi il eût vu que la reproduction peut se faire :

1° *Par division* (*scissiparité*). — L'organisme se

segmente simplement et rien de plus naturel que la ressemblance des fragments au tout dont ils proviennent;

2° *Par germination.* — L'organisme produit n'est pas du même âge que l'organisme producteur. C'est une scissiparité atténuée, mais l'engendré est toujours un fragment de l'engendreur.

3° *Par bourgeons germinatifs.* — Un petit groupe de cellules s'isole, grandit et devient un individu analogue à l'organisme générateur.

4° *Par cellules germinales.* — Une cellule unique (spore) se sépare de ses voisines, se détache et devient le point de départ d'un individu nouveau.

5° *Par génération sexuée.* — La cellule femelle a besoin d'être imprégnée par la cellule mâle.

Constatation faite par lui que de la scissiparité on remonte à la reproduction sexuée par toute une échelle de transitions graduées, son initiation au faire de la nature en fût résulté. Ce fonds en apparence commun, à aménagement intime à peu près pareil, qui recèle tant d'indications au service de la vie, se fût idéalisé à ses yeux.

En y réfléchissant, il fût entré en communion d'idées avec le professeur Milne-Ewards qui a

formulé la loi suivante : *Le progrès dans l'organisation n'est que la division du travail physiologique.* Ce qui, autrement exprimé, veut dire : « Montrez, dégagez un but, et la matière, en esclave soumise, saura s'y employer. Germe à un moment donné, ayant en puissance virtuelle, *sensibilité*, *mouvement*, *instinct de la vie*, pour fournir aux desiderata demandés le substratum voulu, que lui faudra-t-il? Du temps, un milieu convenable et un développement progressif.

Sa surprise en eût pu être grande, mais ces réminiscences, soit physiques, soit morales, venues de l'hérédité qui tant l'avaient émotionné et que la nature tient en ses voies cachées, lui eussent apparu, elles aussi, filles de la même méthode et reposant sur la même base.

Le professeur Balbiani, de la Sorbonne, s'occupant à la génération sexuée, a prouvé par ses démonstrations microscopiques, que dans ce cas l'établissement du germe est, pourrait-on le dire, d'ordre composite. Chaque sexe apporte un contingent de deux cellules : l'une ancestrale, l'autre spéciale à l'individu. Il a vu dans un travail préliminaire l'ancestrale s'unir par pénétration à l'individuelle. Ce n'est qu'après cette première combinaison chez chaque sexe que ces

quatre éléments, réunis deux à deux, étant mis en contact, se fusionnent en un seul qui est le germe fécondé.

Pareille élaboration ne lui eût-elle pas donné la clef, la sanction anatomique des influences héréditaires? Une dichotomisation qui se concentre, qui s'unifie dans un fonds commun, permet de trouver bien naturelle la poussée de rejetons se dichotomisant à leur tour, mais tout en conservant par devers eux les attributs de la souche commune. Le génie d'une famille est ainsi conservé.

Enfin, la connaissance de la théorie d'évolution, telle que le professeur allemand Hœckel l'a résumée dans ses leçons d'anthropogénie, lui eût permis de mettre en regard l'une de l'autre et la phylogénie animale et la phylogénie humaine.

La première lui eût appris que la nature a mis des millions d'années pour produire toute la série animale s'élevant par une échelle de progression graduée d'une *monère*, autrement d'une simple cellule jusqu'à l'espèce humaine actuelle.

Dans la seconde, il eût vu le fœtus humain subir, en quelques mois, dans l'espace d'une partie de sa vie utérine, une évolution à peu près analogue et n'arriver à sa configuration dernière

qu'après avoir revêtu la forme d'un grand nombre d'organismes inférieurs.

Avec l'esprit philosophique qui le caractérisait, le vieux Montaigne, armé de ces nouveaux faits, se fût probablement dit que, de même que dans le germe sommeille tout un stock atavique, de même dans le fœtus humain doit rester gravée l'empreinte des propensions, des aptitudes de ces organismes inférieurs qu'il n'a fait que traverser.

Il en eût conclu qu'un ébranlement quelconque, qu'une simple préoccupation soutenue étant venue donner à ces empreintes un trop fort relief, leur contre-coup pouvait survivre à la période fœtale, se continuer dans la vie extra-utérine et imprimer à la nouvelle existence une direction toute dans ce sens.

Une pareille recherche ne lui a pas été permise alors, faute de base; il n'en est plus de même aujourd'hui; on nous excusera d'en tenter un léger essai.

L'embryon humain commence par exister à l'état de cellule et presque aussitôt de *gastrula*, forme de petit sac à une seule ouverture, assemblage de cellules digérant.

Pareil début n'est-il pas la confirmation de ce

dicton populaire que la question du ventre est la question dominante? Bien des gens n'en sortent pas.

Un peu après, il passe à l'état de *ver*. La reptation est dans ses moyens. Qui oserait contester que ce mode de progression ne soit des plus profitables? Que l'on y réfléchisse encore, le ver est habituellement parasite.

Un peu plus tard, il est vertébré mais *acraniote*, c'est-à-dire sans ampoules cérébrales, partant inerte, sans direction. Que de fois dans la vie, ces ampoules sont comme absentes, sans fonctionnement, et font de nous des gogos à la merci de tous les intrigants.

Les ampoules cérébrales parues, le fœtus devient poisson à vertèbres souples, ondulatoires, le mettant à même de naviguer partout, en toutes eaux... Un cran au-dessus de la reptation.

Enfin, sa colonne vertébrale se réconforte, se redresse et peut lui permettre la position debout. Il est muni d'un appendice caudal. Sa physionomie est grimaçante.

Bon nombre de naturalistes ont conclu de cette étape à une ascendance *simiesque*.

L'horripilation, dont pareille supposition a été cause, nous paraît venir en confirmation de cet

adage : qu'il n'y a que la vérité qui choque.

On l'avouera et qu'on se le dise, le singe a dans ses moyens tout un jeu de physionomies. Comme fonds, il est porté au larcin. Pourquoi ne serait-il pas l'ancêtre de ces honorables, de ces vénérables mimant le patriarche, mais n'ayant qu'une idée : celle de vous faire le porte-monnaie?

Ces quelques données nous paraissent suffisantes pour ouvrir une perspective et pour permettre à un chacun, à l'occasion, de se faire une opinion.

Maintenant, demandera-t-on, est-il besoin d'un grand ébranlement pour que ces impressions de la vie utérine se produisent? Nous répondrons : non; si on en juge par les résultats d'expériences faites à ce sujet.

Le docteur Dareste, utilisant à cet effet les œufs de poule, a montré qu'il suffisait de modifier leur position, d'exhausser la température de l'incubation, d'enduire d'huile une partie de la coque pour déterminer des arrêts de développement et l'apparition de monstruosités.

Tout récemment, le docteur Féré a obtenu des altérations analogues par l'emploi des toxines diphtéritiques ou de tuberculose.

De pareils faits dictent la réponse. Si des animaux, que l'on peut dire frustes, sont ainsi éprouvés par des causes, en somme légères, comment douter des altérations que peut subir une organisation aussi impressionnable que celle de l'homme, par le fait de retentissements fâcheux survenus pendant une grossesse?

Disons-le donc, sans vouloir aborder ici le terrain pathologique, rien que pour l'embarquement utérin et pour la traversée embryonnaire, l'humanité est exposée à bien des orages.

Nous venons d'asseoir sur des bases physiologiques irrécusables le fait d'une descendance qui relie entre eux les êtres ayant vie. L'idée attachée au mot famille en est ressortie avec toute son importance.

Considérée au point de vue de l'ensemble de l'animalité, cette série descendante nous est apparue comme un immense chevelu radiculaire donnant essor à toute une floraison qui en émerge, mais pour y revenir, floraison caractérisée par une succession d'individualités qui s'étagent, qui progressent, qui se solidarisent depuis une cellule vivante jusqu'à l'homme; germe, évolution fœtale y sont assujettis.

Considérée dans l'espèce humaine, cette descendance offre ce cachet particulier, que l'homme, par son grand nombre de transformations, avant que d'en arriver à celle qui le caractérise, rappelle cette idée des anciens qui, sous le nom de *microcosme*, faisaient de lui un petit abrégé de l'univers.

Posséder une organisation à éléments aussi complexes, c'est être d'autant susceptible d'un plus grand nombre d'influences délétères, soit physiques, soit morales.

Disons-le donc en terminant ce paragraphe, la question d'hérédité, de famille, prime tout chez l'homme et doit être à ses yeux d'une importance majeure, s'il veut, du moins, se conserver dans ce rôle d'être à part qui lui est échu en apanage.

---

§ II. — La Propriété.

Tout être doué de vie, avons-nous dit, est propriétaire de l'espace qu'il occupe par le fait de son organisation, car celle-ci, par nature, est insoluble. S'il grandit, sa propriété s'accroît d'autant; s'il a une descendance, celle-ci hérite des mêmes privilèges; en plus, à cette propriété du milieu qui lui est acquise, s'en ajoute une seconde, celle des substances nécessaires à son entretien.

Ces propositions dites, recherchons-en l'application.

Un microzyma emprunte à l'espace un demi-millième de millimètre; un microbe, suivant sa grosseur, de 3 à 10 millièmes de millimètre.

A en juger par ces chiffres, on serait tenté de voir en ces infiniment petits une quantité négligeable. L'erreur serait grande, car, par leur facilité à se reproduire, de telles individualités deviennent bientôt légion et ce qui suit va nous montrer combien prestement par eux l'espace est envahi.

Les microzymas sont un peu partout.

Le kolpode, un des infusoires les plus gros,

rien que par la scissiparité, en 24 heures donne 4,096 produits, en 48 heures 16 millions de descendants. Un globule de levure de bière en donne 16 millions en 24 heures et 256 quatrillons en 48 heures. Un cercomonade, plus de mille en une heure, plus d'un million en 2 heures, et en 3 heures plus qu'il n'y a d'habitants sur la surface de la terre.

Il est de notion vulgaire que c'est aux madrépores, animaux si longtemps méconnus et même inaperçus, que sont dus la plupart des récifs et des îles de l'Océanie.

Qu'on le sache donc, si ce petit monde est *mince* d'individualité, il ne l'est pas de descendance et d'accaparement : Mal conseillé serait celui qui laisserait porte ouverte à ceux de génie pathogène, car il serait bientôt remplacé par eux.

Ce petit côté de la lunette reconnu, retournons-la, que trouvons-nous au gros bout? l'éléphant.

L'éléphant n'est apte à la reproduction qu'à l'âge de 15 ans. Il n'a qu'un petit par portée. Le développement embryonnaire exige chez lui 90 semaines, une année trois quarts.

N'importe, on a calculé que s'ils vivaient leur vie normale (150 à 200 ans), au bout d'un temps relativement court ils seraient assez nombreux

sur la terre pour la couvrir et se trouver juxtaposés l'un à l'autre.

Réfléchir à ces données, c'est reconnaître qu'à la natalité est attaché le droit de propriété, mais qu'une modération, que l'ancien adage *rien de trop*, s'impose. D'où cette conséquence que, parallèlement au droit à l'existence, s'inaugure par contre la lutte pour la vie.

L'issue même de cette lutte, à en juger intuitivement, serait non douteuse et tout à l'avantage des infiniment petits si, à l'encontre de leurs légions, ne s'en trouvaient d'autres de génie opposé pour disputer la place, et si la nature dans sa prévoyance n'avait, pour frapper au besoin de stérilité cette orgie de débordement, des moyens d'une puissance telle que, pour permettre d'y croire, nous allons emprunter l'exemple suivant à la culture de l'*aspergillus niger*, moisissure connue de tous, qui vient sur le pain mouillé, sur les fruits acides.

Le docteur Raulin, à la suite de nombreux tâtonnements, a reconnu que 12 substances, qu'il cite dissoutes dans l'eau de végétation, sont nécessaires pour donner à l'accroissement de cette plante microscopique son plus grand développement. Il a même étudié ce que la suppression de

chacun de ces éléments apporte de déchet dans sa culture.

Eh bien, si au liquide nourricier on ajoute une trace de nitrate d'argent, seulement un 1,600,000 du poids du liquide, la végétation s'arrête brusquement. Bien mieux elle ne peut commencer dans un vase d'argent, bien que la chimie soit presque impuissante à montrer qu'une portion de la matière du vase se dissout dans le liquide.

Comme on le comprend, des agents de destruction aussi efficaces, et par eux s'expliquent les effets des antiseptiques et des vaccinations, rétablissent la balance, rendent possible le champ de la vie.

Le terrain ainsi reconnu, laissons l'homme y faire son entrée.

Celui-ci, dès avant sa naissance, fait acte de propriétaire et ne paraît pas vouloir laisser périmer ses droits. Les retentissements dont il est déjà cause en sont un sûr témoignage. Sa venue au jour effectuée, la lutte commence.

Quelque idée que l'on se fasse de son origine, on peut dire, sans crainte d'erreur, qu'en raison d'une plus grande impressionnabilité il a eu, plus que tout autre être créé, à se garantir et des infini-

ment petits, et des moyens et des grands qui désiraient se l'assimiler.

Dans cet état de lutte incessante, à laquelle il devait résister, deux phases nous paraissent pouvoir être pressenties.

Dans la première, sa façon de réagir a été ce qu'elle est encore chez les nomades et les tribus sauvages de notre époque. Se soustraire aux infections du milieu par d'incessantes migrations, combattre à main armée les ennemis du dehors, telle a été la tactique.

Pareille vie de tuerie, de gaspillage, de courses aventureuses, d'existence isolée, le laissait confondu et presque au-dessous de beaucoup d'animaux.

Dans la seconde, on trouve l'homme à son rang et digne de sa mission, que lui a-t-il fallu pour cela? Se courber vers la terre, se fixer au sol, ajouter son action à celle de la nature, créer un terrain nouveau par la culture, par les amendements; en un mot, il lui a fallu devenir doublement propriétaire d'abord du fonds et des fruits fournis par la nature, puis de ceux que son industrie a su y associer.

Pour mieux établir la ligne de démarcation qui sépare ces deux modes d'existence, qu'on nous permette une légère digression.

Dans les solitudes de l'Afrique et du nouveau monde, lorsque le vieux mâle d'un troupeau (éléphant, hippopotame, lion, gorille ou tout autre) est atteint de décrépitude, ses rivaux le chassent, le forcent à vivre en solitaire en attendant la mort. Dans cet état même, au dire des chasseurs, son naturel devient plus farouche et il est fort dangereux d'aller le troubler dans sa solitude. Chez les sauvages des îles de la Sonde, l'intelligence aidant, leur manière de se comporter vis-à-vis des vieillards est toute autre. Loin de les expulser, ils les nourrissent mieux, les entourent de soins, les refont. La raison de pareille conduite est très simple. Un beau jour, on les tue, on les sale, puis on les mange.

Quoi de plus judicieux; n'est-ce pas la seule manière d'utiliser, sur sa fin, celui qui ayant toujours vécu en nomade, en vagabond, ne laisse après lui rien de son fait? Faire profiter les camarades de la seule chose qui reste, du cadavre, n'est-ce pas rationnel? Ainsi rien ne se perd, ainsi on rentre dans ses avances.

Maintenant, demandera-t-on, pourquoi une coutume si naturelle, si conséquente, ne s'est-elle pas généralisée? La réponse, nous la connaissons. Autres mœurs, autres coutumes.

L'homme, qui s'adressant au sol, a eu l'idée de le cultiver, en a fait sa chose à lui. Non seulement il a solidarisé son action avec celle d'une foule d'animaux qu'il a fini par modifier à son gré, mais il a dû s'associer à un groupe de ses pareils, les appeler à son aide. Bientôt plantations, constructions sont venues constituer une chaîne non interrompue de travaux appartenant à la communauté dont chacun profite et a sa part. Il est plus que juste que celui qui a été à la peine soit à la récompense et jouisse au moins, sa vie durant, du fruit de ses travaux. Ainsi, par la main mise sur le sol, s'est constituée cette société humaine où tout se solidarise, se hiérarchise, se complète, où l'individualité jette son idée, où la masse la fait fructifier.

Impressionnés par pareille transformation, les anciens n'ont pas eu assez d'imagination (et ils en avaient beaucoup) pour en célébrer les bienfaits. Que de divinités créées à cette intention! Que de fêtes instituées!

Il a fallu arriver au XVIIIe siècle pour voir ce que l'on appelle un philosophe émettre la récrimination suivante :

« Le premier homme qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, fut le fondateur de

la société civile. Oh! pourquoi les hommes n'ont-ils pas alors répondu à cet imposteur: Non, cette terre n'est à personne et ses fruits sont à tout le monde ? »

Grand écrivain, dira-t-on; sans doute, mais à cela il est permis d'observer que le talent, d'essence entièrement aristocratique, est une faveur qui vous tombe des nues, que pareille réflexion paraît aussi en être tombée et que ceux qui l'entendent sont bien près d'en faire autant.

Avec l'autorité d'Hœckel et comme circonstance atténuante, admettons que quelque accident survenu à l'époque de sa vie intra-utérine l'avait fait s'attarder dans cette période de transformation embryonnaire où le fœtus humain existe à l'état de *ver parasite*. Une trop forte empreinte lui en était restée, et à cette circonstance doit être rattachée l'ignorance où il était des choses de la vie.

Son non-sens eût été sans conséquence. Malheureusement pareille manne est la nourriture habituelle de batteurs d'air, de musiciens en parole qui croient fonder le progrès social sur des vibrations atmosphériques, comme si le cri-cri du grillon et les coassements grenouillards n'étaient pas antérieurs à toute civilisation.

Avant de pérorer, qu'ils sachent que le génie

est un don, quelque chose en dehors du pouvoir de l'homme et qui peut marcher de pair avec la plus triste déraison. Le fait de l'éducation est au contraire du ressort de l'humanité, et c'est par l'éducation que les sociétés se fondent et que l'homme se rend digne de sa mission ici-bas.

Ici nous arrêterons cette seconde étude.

Dans un premier paragraphe, nous avons, avec l'aide des conquêtes nouvelles de la science, fait ressortir l'importance de la famille et montré la solidarité qui relie tous les êtres vivants entre eux, partant ceux d'une même lignée.

Dans celui-ci, nous avons dit que toute individualité prend sa part du milieu terrestre, que l'homme seul peut se dire propriétaire, car il l'est devenu doublement en fouillant le sol et en en extrayant, pour les utiliser à son profit, les forces que la nature y a mises en réserve.

Dans un troisième, nous allons tâcher d'établir que l'idée de patrie n'est pas un mot sorti de la cervelle humaine, mais bien un fait imposé par la nature.

---

§ III. — La Patrie.

Les quelques considérations qui suivent ont pour but de montrer avec quelle légèreté de paroles et quelle ignorance des faits certaines assertions sont émises. En cela nous ferons allusion aux *sans-patrie*.

S'hypnotiser à la vue de cette trinité nouvelle, *liberté*, *égalité*, *fraternité*, qui n'existe et n'existera jamais qu'en effigie et sur les murs, faire de l'homme un *x*, c'est barboter dans l'insanité au point d'en arriver à se proclamer *citoyen de l'univers*. Croire ensuite qu'en se promenant dans cet univers, la canne à la main et de long en large, on pourra, en guise de distraction, y semer une graine humaine de beaucoup supérieure à celle déjà y existant, c'est entrer en communion d'idées avec ces *phénomènes vivants* que l'on voit de nos jours déambuler de cité en cité, clabaudant, pérorant et annonçant la grande nouvelle que, sous peu, de leurs phrases et de leurs gestes ne peut manquer d'émerger toute une société perfectionnée.

Eh bien, dût la chose leur déplaire! Qu'ils le sachent, entre un fait et une opinion, la distance

est grande. Pour l'établir, à ce rabachage cosmopolite, à cette velléité d'unification sociale, opposons tout simplement quelques-unes des données scientifiques afférentes à la question d'hérédité entre races humaines.

La première condition pour rénover une variété animale est, ce me semble, de lui apporter ce qu'en terme de *sport* on appelle du sang.

Que ces opérateurs de nouvelle couche en aient en provision et de première marque, personne n'en doute; mais qu'ils se hâtent, qu'ils entrent en action, car jusqu'à eux, sur ce terrain, l'espèce humaine s'est heurtée à pas mal de difficultés, difficultés dont on aura une idée par les quelques emprunts que nous allons faire aux travaux des Quatrefage, des Samson, des Dally, des Bertillon, des Létourneau et autres savants de premier ordre et autorisés en la matière.

« A Taïti, malgré la présence d'une garnison de quatre cents Français, on n'a vu venir au monde aucun métis; à Nouka-Hiva, il n'y en avait qu'un seul. Aux îles Sandwich, les métis de premier sang sont nombreux, mais on ne connaît aucun cas où l'union des métis entre eux ait été féconde. »

« Les Lippladens, métis des Hollandais et des

femmes indigènes de Java, produisent surtout des filles à la 3e génération, et ces filles sont stériles. »

« D'après un très grand nombre d'observateurs, les mulâtres ne sauraient subsister sans un fréquent retour à l'une des races mères. »

« Il est généralement admis aux États-Unis, au Nord comme au Sud, que la constitution physique du mulâtre est inférieure à celle du blanc et du noir et qu'il est moins apte à la fécondation. »

« Éthiopiens, Indiens, Assyriens, Nubiens, Arabes, Juifs, Persans, Mongols, Grecs, Romains, Vénitiens, Turcs, Circassiens, Mingréliens, Anglais, Français ont ou possédé l'Égypte pendant des siècles, ou y ont établi des colonies longtemps soutenues par des immigrations incessantes, qu'en est-il advenu? Que de toutes ces populations, il ne reste que le souvenir. La terre d'Égypte a tout dévoré. Sa population vivante est la même que celle de ses tombeaux, la même que ses artistes burinaient sur le granit il y a 50 ou 150 siècles. »

« En Hongrie, les Allemands voulant s'assimiler le pays, y avaient établi deux villes, Hermanstad et Cronstad qu'ils avaient peuplées de

familles allemandes. Insensiblement, celles-ci ont disparu par extinction. Les Hongrois seuls se maintiennent dans le pays, à la condition d'y vivre par localités très séparées. » (Pouchet.)

On le voit, n'est pas étalon qui veut.

Admettons qu'on ait réussi, un progrès en serait-il résulté? Sur cette question, les renseignements fournis par les naturalistes sont contradictoires.

Weist soutient que le mulâtre est supérieur au nègre, qu'à ce titre on le préfère comme domestique, qu'à la Guadeloupe ils ont tout le commerce en main, qu'au Pérou les métis sont théologiens et médecins, qu'au Brésil ils se montrent même supérieurs en intelligence et en talents quoique inférieurs en moralité.

Les mulâtres de la Guyane anglaise, suivant lui, rivalisent en tout genre avec les blancs, mais d'un autre côté il reconnaît que les Zambos forment à Lima, comme à Caracas, comme à Mexico, la grande majorité de la population des prisons et qu'ils sont capables des crimes les plus atroces.

Cet auteur, nous croyons devoir en avertir, est tout à fait favorable à cette idée que les croisements améliorent l'espèce.

Ajouter qu'il en est d'autres et en grand

nombre qui, s'appuyant sur des documents analogues, tracent de certains métis le tableau le plus repoussant et voient dans les croisements une cause fatale de décadence et de dépérissement pour l'espèce. C'est arriver à se demander : mais où est donc le progrès?

Le progrès, mais nous allions l'oublier, il est dans cette couche nouvelle et supérieure qui va bientôt se mettre en besogne, et cette fois non pas seulement de la tête.

En attendant l'effet de leurs manœuvres, cantonnons-nous dans le fait suivant dû au célèbre naturaliste Agassiz.

Ce savant qui avait successivement habité la Suisse, dont il était originaire, la France, l'Allemagne et en définitive l'Amérique où il s'était fixé, avait été frappé de l'homogénéité qui relie entre elles toutes les productions d'un pays. Il en avait conclu à des centres de création où flore, faune et habitants paraissaient être nés sur place. Toutefois il n'a jamais admis la pluralité de l'espèce humaine.

Saisir pareille indication est la vraie ligne à tenir. En scindant son œuvre par circonscriptions, en la catégorisant par milieux, la nature nous dicte son enseignement. Cet enseignement

concorde avec ce que la sagesse des nations a résumé dans ses proverbes. Citons les suivants : Qui trop embrasse, mal étreint. — L'union fait la force. — Ne forçons pas notre talent.

Sachons donc y voir la base vraie sur laquelle repose l'idée patrie et nous nous expliquerons et ses limites forcées, et son régime, et son génie.

Ici finit notre étude.

Au point de vue de l'homme, nous en tirerons les déductions suivantes :

Avoir une famille est dans les moyens de l'humanité ;

La fixer autant que possible au sol est lui donner son assiette naturelle ;

Grouper un certain nombre de familles dans une des circonscriptions indiquées par la nature, c'est leur créer force et génie.

Sceaux. — Imprimerie Charaire et Cie.

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET Cie

